

HERCULE VALJEAN

Interview d'un mort



BeQ

Hercule Valjean

Une autre aventure extraordinaire
du Domino Noir # HS-091

Interview d'un mort

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 816 : version 1.0

Interview d'un mort

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

Liste des personnages de ce roman

LE DOMINO NOIR : personnage mystérieux, redoutable, némésis du crime, dont une seule personne connaît la véritable identité, et cette personne n'est pas l'auteur mais... :

BENOIT AUGÉ, jeune reporter policier du grand quotidien de la métropole canadienne le MIDI.

Me BERNARD LAURIN, avocat du ministère public.

Le gros, débonnaire et naïf détective THÉO BELŒIL, en charge de l'escouade provinciale des homicides.

Hervé Miteron, politicien et coulissier.

Barthélémi CHICOINE, riche cultivateur de l'Assomption.

MAXIME NADEAU, chef de police du même endroit.

JEAN-CHARLES THÉRIAU, gérant d'une succursale

de banque.

TOM LÀ VERTE, employé comme comptable chez l'association des bookies de Montréal.

LOLA LA VERTE, épouse de Tom.

HUBERT GARNEAU, courtier sur la bourse locale.

CHÉRI NOLIN, chauffeur de camion.

Et autres personnages de secondaire importance.

N. DE LA R. – C'est à la demande de nombreux lecteurs, afin de clarifier le récit, que nous publions le tableau ci-haut. Par ailleurs cette politique nouvelle facilitera la tâche amusante du lecteur de découvrir avant le moment choisi par l'auteur, qui est l'assassin.

I

Le gros et lourd camion laissa Charlemagne, s'engagea sur le pont du bout de l'île, dédaigna la rue Notre-Dame pour prendre la rue Sherbrooke plus large et moins cahoteuse.

Chéri Nolin, le chauffeur, pestait.

Il venait de se faire arrêter par un spotteur en motocyclette qui lui avait remis un ticket pour excès de vitesse.

– C'est pas catholique, murmura-t-il ; si je perds du temps parce que je ne vais pas assez vite, le patron m'engueule ; d'un autre côté, si je vais vite je me fais arrêter et je dois payer l'amende pour excès de vitesse. C'est à vendre son âme au diable ; c'est à entrer dans le CIO et à clamer en faveur de Jacques Casgrain.

– Whoa !

Nolin venait d'appliquer ses freins au coton.

Un gros paquet gisait du côté droit de la rue.

Le chauffeur sauta en bas de sa voiture, s'approcha du paquet et poussa soudain un fiou de stupeur.

Le paquet était un cadavre.

Un cadavre d'homme d'une quarantaine d'années que ses vêtements usés, sales et crottés désignaient comme un hobo.

Chéri avait tellement lu de romans policiers qu'il connaissait la procédure à suivre en l'occasion.

Il se garda bien de toucher au cadavre.

Sautant dans son camion il se rendit au premier téléphone public et avertit anonymement la police provinciale de sa trouvaille.

Retournerait-il sur les lieux pour attendre l'arrivée des détectives ?

Ah mais non.

Il risquait de perdre sa place s'il arrivait à destination en retard.

Et puis son métier de chauffeur le payait

joliment plus que la maigre pitance accordée aux témoins par la cour.

Il déguerpit.

*

Quand Théo Belœil arriva sur les lieux flanqué de deux assistants, du médecin légiste, du photographe officier et de l'expert en empreintes, le cadavre ne semblait pas avoir été dérangé.

Le docteur fit un bref examen et dit :

– Une roue d'auto a broyé la colonne vertébrale et la mort a été presque instantanée.

Le photographe prit quelques portraits sous des angles divers.

Belœil bâilla :

– Affaire de routine, fit-il, un hobo se fait écrabouiller ; l'auto continue sa route à vitesse folle. Pincer le chauffard ? Ouais, essayez donc de trouver un nègre dans la noirceur.

Il ordonna :

– Embarquez le raide dans le fourgon de la morgue.

Un employé de la cour du coroner fouilla le cadavre.

Le résultat des fouilles fut 23¢ et une carte sur laquelle étaient inscrits ces mots :

« En cas...
communiquez avec
BARTHELEMI CHICOINE,
cultivateur, tél. 112-s. 11,
L'Assomption, Que. »

Dès qu'il vit cette carte, le gros Théo s'empara du téléphone et appela 112-s. 11 à l'Assomption.

Il entendit l'opératrice le mettre bruyamment en communication avec 112-s. 11.

– Allô, fit une voix d'homme.

– M. Chicoine ?

– Non, il n'est pas ici. De quoi s'agit-il ?

– D’un accident mortel dont a été victime un inconnu qui portait sur lui le nom, l’adresse et le numéro de téléphone de M. Chicoine.

– L’inconnu est mort ?

– Oui.

– Écoutez, je me doute de quelque chose. Je suis Canton, homme engagé de M. Chicoine. J’ai un frère qui n’est pas tout à lui et dont la manie est de voyager sur le pouce, vêtu en hobo.

Belœil fit :

– Justement, le mort est habillé de haillons. Pourriez-vous venir l’identifier ?

– Malheureusement c’est impossible ; car il me faut demeurer ici jusqu’au retour de M. Chicoine. Mais je crois que...

– Quoi ?

Canton murmura :

– Le mort a-t-il une marque de naissance en forme de raisin rougeâtre dans la nuque ?

– Oui.

– Alors c’est bien mon frère. Je vais vous dire

quoi faire. Après l'enquête du coroner, voulez-vous faire incinérer le cadavre et m'envoyer les cendres par express ? Mon frère m'a donné de l'argent, \$650, que je dois utiliser à sa mort selon les grandes lignes que je viens de vous tracer. Ferez-vous ça pour moi ?

– Mais oui, mon ami, fit Belœil.

N'importe quoi, n'est-ce pas, pour se débarrasser au plus tôt de cette routinière et ennuyeuse affaire...

Le coroner rendit un verdict de mort accidentelle et le cadavre fut remis aux salons mortuaires Wray qui l'incinérèrent.

– La cause est classée ; ça m'en fera toujours une de moins à me peser sur les rognons, soupira Belœil.

Pauvre paresseux de Théo, comme il se trompait !

Ce matin-là, le jeune avocat de la couronne Bernard Laurin soupirait d'aise.

Le procureur général de la province, essayant les méthodes américaines des district attorneys,

lui avait donné autorité de diriger les recherches criminelles avec les détectives provinciaux.

Il venait de parcourir le dossier de l'affaire du hobo.

– Étranges négligences, dit-il. Il faut que j'aille au fond de cette affaire.

Comme Laurin avait à plaider une cause criminelle importante, il remit l'approfondissement de l'affaire du hobo à l'après-midi même.

Il venait d'apprendre l'incinération du cadavre et était à tempêter à ce sujet quand soudain Belœil entra dans son bureau.

– Bernard, dit-il, j'ai un message du chef de police.

– Oui, quoi ?

– Tu connais Hubert Garneau ?

– Si c'est le courtier, oui.

– C'est lui.

– Il est soupçonné d'être mêlé aux bookmakers.

– Je sais. Mais il ne faut pas oublier que c'est un important souscripteur à la caisse électorale.

Impatienté, le jeune Laurin demanda :

– Mais enfin que me veux-tu, Théo ?

– Le chef désire que tu lui accordes une faveur.

– Laquelle ?

– Garneau va venir te voir. Il te demandera quelque chose ; il faut que tu lui répondes affirmativement.

À ce moment la secrétaire du jeune avocat entra :

– Un monsieur Garneau veut vous voir, dit-elle.

– Bien, je déguerpis, fit Belœil.

Laurin ordonna :

– Faites entrer Garneau, Mademoiselle.

Le courtier était vêtu sobrement comme il sied à sa profession.

– Comme je sais vos minutes précieuses, dit-il,

je vais aller droit au but.

– J’aime ça comme ça, moi aussi.

Garneau expliqua, cynique :

— Je suis une grosse cloche dans le carillon électoral. J’ai fait bien des faveurs à vos chefs. Aujourd’hui c’est à mon tour à en réclamer une. Connaissez-vous Tom Laverté ?

– Non. Qui est-ce ?

– C’est le comptable de l’association des bookies de Montréal.

– Oui, et après ?

– Laverté s’est enfui avec \$100,000 volés dans le coffre-fort de l’association ; quelqu’un portera peut-être plainte contre lui.

– Qui ?

– La compagnie d’assurances qui va être obligée de nous cracher l’argent ; car nous sommes assuré contre le vol.

– Et que voulez-vous que je fasse quand j’aurai cette plainte ?

– Rien !

– Hein ?

– Je veux que vous étouffiez cette plainte et que vous ne sévissiez point contre Laverté. Consentez-vous ?

– Il faudra d’abord que je consulte mes chefs.

– Alors tout ira bien ; mais vous me promettez de ne rien faire sans avoir consulté les chefs ?

– Oui.

Garneau se leva, serra la main de Bernard et sortit sans ajouter un mot.

Quelqu’un frappa à la porte.

– Entrez.

C’était l’expert en empreintes digitales.

Il dit :

– Je suis fort intrigué.

– Qu’y a-t-il ?

– J’ai pris les empreintes du hobo. Elles étaient ce qu’on appelle à base de whorls ; or ces empreintes ont été volées et on les a remplacées par d’autres entièrement différentes.

Le jeune avocat siffla :

– C’est la preuve que Canton, le hobo, n’a pas été victime d’un accident, mais que nous sommes en face d’un meurtre. Il n’y a pas de doute. L’assassin est infernalement habile ; du cadavre il ne reste plus que les cendres ; et on a subtilisé la seule façon de l’identifier positivement : les empreintes. Nous avons affaire à forte partie.

Laurin dit à l’expert :

– Vous pouvez disposer.

Il appela Belœil et lui ordonna :

– Théo, je te défends de toucher à l’affaire du hobo Canton.

– Serais-tu devenu fou par hasard, cher Bernard ? Je ne suis pas le gas pour faire des excès de zèle avec une affaire déjà classée.

– Oké alors.

Laurin se mit en communication avec le grand quotidien le MIDI et demanda le rédacteur Benoit Augé.

– Benoit, lui dit-il, tu es toujours en relations

avec le Domino noir ?

– Toujours, oui.

– Je me demande si le Domino serait intéressé à travailler à une cause peuplée d'un hobo et de bookies.

– Je crois que oui, car le Domino a en horreur le vice et le jeu commercialisés.

– Il va accepter ?

– Sans doute.

– Alors serais-tu assez bon de lui demander de se mettre en communication avec moi ?

– Je doute qu'il fasse cela.

Augé expliqua :

– Le Domino est un drôle de pistolet ; c'est un loup solitaire ; il opère presque toujours seul.

– Mais il faudra bien que je lui explique l'affaire dans ses grandes lignes.

Benoit éclata de rire :

– Tu m'as dit deux mots qui lui seront suffisants pour qu'il commence son enquête.

- Deux mots ?
- Oui, HOBO et BOOKIE.

II

Le livre de banque mystérieux

Un jeune homme portant un cahier entra, après avoir frappé, dans le bureau de Bernard Laurin.

– Vous m’avez fait demander ? dit-il.

Le jeune avocat le toisa :

– Non, je n’ai fait demander personne ; mais qui êtes-vous ?

L’inconnu déclama :

– Je suis celui qui est au-dessus de tout, je suis l’homme à cheval, l’homme sur les toits, la célébrité qu’on exalte, je suis l’aviateur, je suis à la fois l’aigle et le serin ; je suis celui, bref, qui domine !

Laurin pensa : Quelque craqué sans doute...

Mais comment s’en défaire ?

L'autre s'approcha de l'oreille de l'avocat et lui glissa :

– Je suis celui qui domine... haut.

Laurin tressauta :

– Domine haut ! s'écria-t-il, ah, je comprends.

– Pas si fort. Ne cherchez pas à percer de votre voix tonitruante, mon déguisement.

Il ajouta en souriant :

– Il est à l'épreuve du son, sound-proof comme dirait Jules Massé.

Le Domino reprit :

– Ne vous demandez plus ce qui m'amène ici ; je vais vous le dire. C'est la curiosité de savoir ce qui vous a impressionné le plus dans cette affaire du hobo Canton.

Le jeune avocat réfléchit, puis dit :

– C'est indubitablement le vol des empreintes digitales de la victime.

– Évidemment. Trouvez le voleur ; grattez-le un peu et vous vous apercevrez vite que c'est en même temps notre meurtrier.

– Oui, ce vol est extrêmement ingénieux. Il ne nous reste plus que les cendres de la victime pour l’identification de...

Le Domino dit légèrement :

– À cause des cendres appelons temporairement ce hobo Mercredi.

Il reprit :

– Bon, à la besogne maintenant. Où sont les haillons de Mercredi ?

– À la morgue, je suppose.

– Comment ? Vous supposez ? Mais c’est inconcevable... On a fouillé le mort ?

– Oui.

– Et vous n’êtes pas sûr de l’endroit où se trouvent les vêtements ?

– Non, je vais appeler la morgue en tout cas...

Il signala au cadran téléphonique, parla et dit au Domino :

– Ils sont là ; que vais-je faire ?

– Qu’on les apporte ici immédiatement, Quand

le Domino ouvrit le paquet une odeur de vieille transpiration se répandit dans la pièce :

– La B.O., rançon de la gloire...

Il examina les haillons pouce par pouce jusqu'à ce qu'il rencontrât dans le bas de la blouse un endroit où il y avait plus de résistance qu'ailleurs.

Il sortit son couteau de poche et coupa la doublure.

Un petit livret verdâtre tomba par terre.

– Tiens, tiens, fit le Domino, un livre de la banque canadienne nationale. Je crois que nous ne serons plus forcés d'appeler le hobo Mercredi. Il ouvrit le livret et lut :

– Tom Laverté...

Laurin tressaillit :

– Tom Laverté, mais c'est le comptable de l'Association des bookmakers, le comptable défalcataire que le courtier Hubert Garneau ne voulait pas voir arrêté pour ses vols.

– Explications s.v.p.

L'avocat de la couronne raconta la visite de Garneau.

Le Domino réfléchit puis sentenciera :

– Il est plutôt difficile d'arrêter un mort.

Il ouvrit de nouveau le livre de banque et siffla :

– Tom Laverté, au cours des derniers 8 mois, a déposé à la banque canadienne nationale \$227,000, succursale 17, rue Sainte-Catherine est. C'est évidemment la somme qu'il a dérobée aux bookies.

– Vous allez la geler, cette somme, cher maître, ajouta le Domino.

– La geler ?

– Oui, la saisir.

Laurin demanda :

– Ça va me prendre quelque temps à faire rédiger les documents légaux nécessaires. Dans l'entretemps je peux appeler le gérant de la banque et demander sa coopération.

– Laissez faire, je vais faire moi-même cet

appel ; vous permettez que je me serve pour une fois de votre identité ?

– Mais oui, envoyez donc...

Quand il eut obtenu la communication avec le gérant, le Domino dit :

– C’est Bernard Laurin, avocat de la couronne du district judiciaire de Montréal, qui parle. Écoutez, monsieur, un nommé Tom Laverté a un compte chez vous. Il vient de mourir ; c’est l’habitude en ces cas de geler les comptes. Vous recevrez aujourd’hui les papiers de saisie ; d’ici là vous seriez bien bon de refuser péremptoirement tous les chèques que l’on pourrait tirer sur ce compte. Le ferez-vous ?

– Comptez sur moi. Ah...

– Quoi ?

– Madame Laverté sort d’ici...

– La veuve ?

– Oui.

– Que voulait-elle ?

– Elle voulait savoir si son mari avait un

compte chez nous et, dans l'affirmative, quel était le montant au crédit ?

– Que lui avez-vous répondu ?

– Que malheureusement le secret professionnel me liait la langue.

– Bien.

Laurin remarqua :

– Je me demande pourquoi un comptable, un collet blanc riche de \$277,000 par dessus le marché, se déguisait en bomme.

– C'est simple, cher maître.

– Simple ?

– Oui, quand on a volé et qu'on est en fuite, on se déguise.

– Vous avez raison.

Le Domino se leva :

– Je crois, dit-il, que je vais aller voir la veuve.

Elle demeurait dans un modeste logis de la rue Plessis. Une luxueuse Packard 47 stationnait à la porte.

Ne dédaignant aucun détail, le Domino nota le numéro de licence et sonna.

– Madame Laverté ? demanda-t-il à la femme jolie et bien faite qui venait de lui ouvrir.

– Je suis madame Laverté en effet.

– Puis-je vous causer quelques instants ?

La femme hésita.

Il dit :

– Police.

Et entra.

– Faites comme si vous étiez chez vous, railla-t-elle.

Il dit :

– Madame, votre mari est mort.

– Je le savais.

– Comment ?

– Il n'était même pas nécessaire de savoir lire pour l'apprendre ; j'ai vu le portrait du hobo dans les journaux ; le hobo était mon mari ; et voilà !

– Vous ne me semblez pas très triste pour une

veuve récente.

– Non, je ne le suis pas en effet. Pourquoi verserais-je des larmes sur un voleur... ?

– Ah, vous étiez au courant de ses vols ?

– Oui.

Elle reprit :

– Pourquoi pleurerais-je sur la tombe d'un voleur et d'une brute qui, quand il était saoul, me battait comme un tapis ? Et un tapis sale...

Le Domino demanda :

– C'était la chicane constante d'après ce que je puis juger... Mais dites-moi, madame, soupçonnez-vous quelqu'un de l'avoir écrasé sous les roues de sa voiture ?

– Les suspects ne manquent pas. Moi, d'abord...

Le Domino tressaillit :

– VOUS ?

– Oui, MOI ! Je le détestais assez pour le tuer ; vivant, il me barrait la route du bonheur.

Elle expliqua :

– Il m’a induit en erreur ; j’ai été conquise par ses manières doucereuses ; je l’ai marié. Mais je n’ai pas mis de temps à découvrir le cochon sous la soie.

– Et puis ?

– Et puis je suis tombée en amour avec un autre. Comme je suis catholique, il n’y avait pas de divorce ni d’adultère possibles.

Elle prit un paquet de cigarettes sur une table, en offrit une au Domino qui refusa, en alluma une elle-même, et :

– Je suis une honnête femme, moi, monsieur ; et je remercie la Providence d’avoir exaucé mes prières, de m’avoir débarrassé du goujat...

Le Domino sourit :

– Ça au moins c’est ce que j’appelle parler avec franchise !

Il questionna :

– Me diriez-vous le nom de votre futur ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est un honnête homme. Je ne veux pas que son nom soit allié dans les journaux avec celui de la crapule que fut mon mari.

– C’est votre dernier mot, madame ?

– Oui.

– Prenez garde ! Ce n’est généralement pas de santé de refuser de répondre à la police, chère amie.

Elle haussa les épaules :

– Vous pouvez m’arrêter si vous voulez.

– Est-ce vous qui avez tué Laverté ?

– Non, je n’ai pas malheureusement cet honneur.

– Vous êtes cynique.

– Cynique si vous voulez, mais fort heureuse en tout cas.

– Pouvez-vous me nommer quelques bookmakers qui auraient pu se fâcher des vols de votre époux à leurs dépens ?...

- Il y a le grand boss des bookies.
- Qui ça ?
- Hervé Miteron, le politicien véreux, qui protège les racketeers contre argent comptant.
- Y en a-t-il d'autres ?
- Hemm, il y a aussi le courtier Garneau dont le bureau de courtage n'est que de la camoufle ; il fait son argent à financer les bookmakers. Il sert aussi d'intermédiaire entre le racketeers et la police.

Comme il sortait, il vit un homme au volant de la voiture Packard.

Il enregistra dans sa mémoire le visage de l'inconnu.

Puis il entra dans une pharmacie voisine.

Se dirigeant vers une cabine publique de téléphone, il y pénétra, signala le MIDI et demanda de parler à Benoit Augé.

– Benoit, ici le Domino ; tu vas me retracer le nom et l'adresse du propriétaire de la Packard licence Que-99870-z. Rendez-vous dans dix

minutes à mon appartement secret numéro 9.
Oké ?

– Oké, boss.

III

Barthélemi Chicoine

Le Domino assis dans sa bibliothèque dit à Augé :

– Ainsi la licence Que-99870-z appartient à Barthélemi Chicoine ?

– Oui, et ce Chicoine est un des plus riches cultivateurs de l'Assomption.

– N'oublions pas une chose...

– Quoi ?

– Chicoine a un engagé qui répond au nom de Canton et qui est le frère du hobo mort.

Le Domino dit :

– Viens, Benoit.

– Où ?

– À L’Assomption, chez Chicoine ; tu es armé ?

– Fiou, l’aventure promet ; oui, j’ai mon revolver comme toujours quand je quitte le MIDI pour venir te rencontrer.

– Sais-tu qui est chef de police à L’Assomption ?

– Oui, c’est Maxime Nadeau.

– Bien, nous arrêterons d’abord chez Nadeau.

Il sortit de son tiroir une douzaine de paires de bas nylon.

Étonné, Augé demanda :

– Que veux-tu faire de ces frivolités ?

– Si tu ne meurs pas d’ici une couple d’heures, l’avenir te le dira, mon vieux.

Les deux hommes montèrent dans la voiture supra-rapide du Domino.

Bientôt ils furent au bout de l’île.

Après avoir traversé le pont ils obliquèrent à gauche, prirent la vieille route Montréal-Québec, traversèrent le village de Charlemagne et

s'élancèrent vers Saint-Paul l'Ermitte et l'Assomption.

*

Le chef de police Nadeau était à son bureau.

Il reçut ses visiteurs de bonne façon ; et quand Augé lui dit qu'il avait devant lui le Domino noir. Nadeau offrit du vin de blé vieux, dit-il, de plus d'un quart de siècle.

Puis il demanda :

– Que me vaut l'honneur de votre visite, messieurs ?

– Vous connaissez Barthélémi Chicoine ?

– Certes !

– Quelle sorte d'homme est-ce ?

– C'est un cultivateur prospère et honnête, de réputation sans taches.

– Bien.

– Pourquoi me demandez-vous cela ?

Le Domino noir ne répondit pas.

De nouveau il questionna :

– Il y a un échange téléphonique dans votre localité ?

– Oui.

Il ajouta en souriant :

– Pour qui nous prenez-vous ? pour le village des Mille-Vaches ?

– Combien y a-t-il de téléphonistes à l'échange ?

– 4 ou 5.

Benoit et son compagnon sortirent.

Le bureau du téléphone était tout près.

Le Domino sauta, prit les bas nylon et dit à Augé :

– Attends-moi ici ; ça ne sera pas long.

Il entra et il lui prit une folle envie de dramatiser.

Aux 4 jeunes filles au tableau il dit :

– Vous connaissez le Domino noir ?

– Oh, oui.

La plus primesautière des 4 s'écria :

– Le Domino ! Mais j'en rêve délicieusement, moi !

Il présenta les bas nylon :

– Cadeau du Domino, expliqua-t-il. En retour de ces 24 péchés contre la modestie, vous me donnerez bien un renseignement, n'est-ce pas ?

– Quoi donc ?

– Vous ne connaissez pas un nommé Canton qui est supposé demeurer quelque part par ici ?

– Non, fit une des jeunes filles.

Les deux suivantes ajoutèrent d'autres nons.

– Mais la dernière, la plus jeune et la plus froufrou, dit :

– Oui.

– Vous connaissez ce Canton ?

– Oui, il a reçu récemment un appel de la police de Montréal chez un monsieur Chicoine, et il y a quelque chose de curieux au fond de ça, car

j'aurais juré que ce Canton n'était nul autre que M. Chicoine lui-même.

– Vous voulez dire que Canton avait la voix de Chicoine ?

– Exactement.

– Merci, petite.

Comme le Domino montait dans sa voiture, Augé lui demanda :

– Où sont les bas ?

– Imbécile, je les ai donnés aux petites téléphonistes pour leur délier la langue.

– Où allons-nous maintenant ?

– Chercher le chef de police Nadeau qui nous accompagnera chez Chicoine.

En cours de route, le Domino demanda à Nadeau :

– Vous avez des menottes ?

– Oui.

– Et un revolver ?

– Certes, mais vous me stupéfiez.

Le Domino noir sourit :

– *Qui vis pacem para bellum*. Ce qui veut dire grosso modo, qu’il faut s’attendre à tout...

*

Quand il vit Nadeau et les deux inconnus, Barthélémi Chicoine pâlit un peu.

C’était presque un géant.

On disait même qu’il descendait en ligne collatérale de Louis Cyr.

En tout cas il détenait le championnat au poignet des trois comtés chers au cœur de Charles-Édouard Ferland : Joliette-L’Assomption-Montcalm.

Sa figure reflétait l’intelligence et attirait la sympathie.

– Bonjour, chef Nadeau, dit-il en un pâle sourire.

– Bonjour, Barthélémi. Ces messieurs sont de la police. Je te recommande de répondre avec ta

franchise habituelle à leurs questions.

– Entrez, messieurs.

Quand il eut installé les visiteurs dans le salon qui sentait le renfermé, il leur dit :

– Un petit coup de whisky ?

N’attendant pas leur réponse il disparut dans une autre pièce.

Le chef n’eut que le temps de dire :

– Il faut donner ça à Chicoine, il est fort hospitalier.

Celui dont Nadeau parlait revenait tenant d’une main une bouteille de liquide jaune, et de l’autre un cabaret dans lequel reposaient 4 verres.

Ils burent en silence.

Puis le Domino commença :

– Vous êtes garçon, monsieur Chicoine ?

– Non.

– Marié ?

– Veuf.

– Vous avez à votre emploi un nommé

Canton ?

– Non.

– Vous n’avez jamais eu de nommé Canton à votre emploi ?

– Non.

– Vous êtes propriétaire d’une voiture Packard 47 ?

– Oui.

– Êtes-vous allé à Montréal récemment avec cette voiture ?

– Non.

– Quand avez-vous visité la métropole pour la dernière fois en Packard ?

– Oh, il y a une quinzaine de jours.

– Connaissez-vous un nommé Tom Laverté ?

– Non.

– Connaissez-vous une dame Lola Laverté ?

– Non.

– N’avez-vous pas reçu un appel téléphonique du bureau de la sûreté provinciale récemment ?

– Non.

– Ne vous êtes-vous pas fait passer pour un nommé Canton et n’avez-vous pas demandé de faire incinérer le cadavre d’un certain hobo pour ensuite vous faire expédier les cendres par express ?

– Non.

Le Domino jeta un regard significatif à Augé qui demanda :

– Pouvez-vous m’indiquer l’endroit où se trouve votre chambre de toilette, monsieur Chicoine ?

– Mais oui, comment donc ! Suivez-moi.

Le Domino dit tout bas au chef :

– Ce gas-là est en train de se mettre la corde au cou.

Le cultivateur revenait.

Le Domino noir poursuivit son interrogatoire :

– Une auto Packard 47 n’était-elle pas il y a quelques heures à peine parquée en face de la résidence de Lola Laverté ?

- Je l’ignore.
- N’étiez-vous pas assis dans cette voiture ?
- Non.
- Si je vous disais que quelqu’un vous a vu ?
- Je dirais qu’il ment.
- N’est-ce pas vous plutôt qui est le menteur ?
- Vous me traitez, MOI, de...
- ... de menteur, oui.

Ce qui se passa alors prit moins de temps que nous allons en prendre à le décrire.

Chicoine se leva d’un bond et dirigea un formidable coup de poing vers la figure du Domino.

Mais cette figure n’était plus là pour le recevoir.

Le Domino avait sauté de côté.

Il attrapa au passage le bras droit de Chicoine, se le passa par-dessus son épaule ; le géant se raidit ; le Domino se jeta en avant en se penchant et fit passer Chicoine au-dessus de sa tête comme

si c'eut été une plume.

Le cultivateur alla se ramasser à quatre pattes près du vieux piano-table.

Le Domino dit :

– Chef, faites votre devoir.

Nadeau passa les menottes aux poignets de Chicoine avant que celui-ci ne fut revenu de sa stupéfaction :

– Vous êtes fort, vous...

– Et vous, vous êtes un imbécile !

Le Domino précisa :

– Un imbécile ou un assassin.

– Suis-je arrêté ? demanda l'homme.

– Non, si vous êtes prêt à me dire la vérité, la vérité entière.

Nadeau intervint :

– Tu serais bien mieux de ne pas mentir ; car quand les jurés apprendront, Barthélémi, tes mensonges, ils en concluront que tu es l'assassin.

– Correct, fit Chicoine.

– Tu es prêt à dire la vérité ?

– Oui.

Le Domino questionna :

– Une téléphoniste locale a reconnu votre voix alors que vous vouliez vous faire passer pour Canton. Pourquoi avez-vous commandé l’incinération de Laverté ?

– Parce que je voulais qu’il reste le moins possible de cet être méprisable, de cette canaille.

Il ajouta :

– C’est une longue histoire.

Le Domino dit :

– Laissez-moi continuer mon interrogatoire.

– Faites.

– Étiez-vous encore garçon quand vous avez rencontré Lola pour la première fois ?

– Oui.

– Qu’arriva-t-il ?

– J’étais en amour avec elle ; Tom Laverté me coupa l’herbe sous le pied, me fit manger de

l'avoine, et maria Lola.

– Puis... ?

– Je me mariaï. Ma femme mourut...

– Vous aimiez toujours Lola ?

– Oui. Un jour je la rencontrai par hasard à Montréal ; elle m'avoua son erreur. Non seulement Laverté était un voleur et un racketeer, mais il la magannait par-dessus le marché.

– Que fîtes-vous ?

– Rien d'abord ; nous sommes bons catholiques tous deux ; il nous était interdit de consommer nos amours. Un jours j'eus une idée et j'allai voir un avocat.

– Quelle idée ?

– De faire consentir Laverté à disparaître. Après sept ans sans nouvelles de lui, il nous aurait été permis à Lola et à moi de nous marier.

– Je comprends ; vous avez raison.

– C'est ce que l'avocat m'a dit.

– Vous avez alors eu une entrevue avec Laverté ?

– Oui. Il me dit d’abord qu’il était mal pris, il m’avoua avoir volé la forte somme à ses patrons. Quand je lui fis la suggestion de disparaître il sauta dessus.

– Y eut-il des promesses d’échangées entre vous ?

– Oui.

– Lesquelles ?

– Je lui promis de lui envoyer de l’argent quand il en aurait besoin ; j’écrivis mon nom et mon adresse sur un bout de papier. Je lui dis de garder constamment ce bout de papier sur lui, afin qu’il put être identifié en cas...

– EN CAS ?

– Oui ; alors quand Belœil m’a appelé, je n’ai pas été surpris d’un côté...

– Pourquoi vous êtes-vous fait passer pour le fictif Canton ?

– Pour m’éviter des troubles, me cacher...

– La cachette de l’autruche...

– Oui, je comprends maintenant que j’ai agi en

enfant.

– Passons.

– Quand Lola apprit la mort de son mari déguisé en hobo, elle m'appela affolée et me demanda conseil.

– Que lui avez-vous dit ?

– Qu'elle était libre maintenant, libre comme moi, d'attendre, que j'irais la chercher tout de suite dans mon Packard.

– Et vous êtes allé ?

– Oui.

– À propos, pendant que j'y pense, pourquoi Laverté s'est-il déguisé en bomme ?

– Il lui fallait un déguisement pour assurer sa fuite, car il se trouvait être un fugitif technique ; il a choisi le déguisement des haillons, voilà tout.

– Où est Lola Laverté en ce moment ?

La voix de Benoit Augé se fit entendre dans l'entrebâillement de la porte :

– Ici, messieurs, je viens de convaincre madame qu'il vaut mieux pour elle ne pas se

cachez.

À ce moment on entendit le bruit désagréable d'une sirène lointaine.

Augé regarda significativement le Domino.

La sirène se rapprocha, devint énervante, puis on entendit des freins qui crissaient abominablement.

Augé dit moqueusement :

– C'est Belœil qui annonce comme d'habitude son arrivée aux bandits. Un de ces jours l'imbécile se fera recevoir à coups de mitrailleuses.

En effet c'était le gros Théo, directeur de l'escouade des homicides de la sûreté provinciale.

L'avocat public Bernard Laurin était avec lui.

Il dit orgueilleusement en voyant le Domino :

– Je suis fier d'avoir eu la même idée que vous, monsieur.

Le Domino expliqua à Belœil les derniers développements de l'affaire.

Puis il demanda :

– Vas-tu continuer ou suis-je encore en charge ?

Laurin s'empressa de dire :

– Vous êtes encore en charge, Domino.

– DOMINO ! fit Chicoine, eh bien, je ne suis plus surpris de la laconique raclée que vous m'avez infligée tout à l'heure.

Belœil demanda :

– Ainsi, mon Noir, tu poursuis l'interrogatoire ?

– Oui.

La némésis du crime reprit :

– Où étiez-vous, Chicoine, deux heures avant jusqu'à 2 heures après le crime ?

– Mais ici, je suppose.

– Avez-vous des témoins qui seraient prêts à jurer de votre constante présence ?

– Malheureusement non.

– Vous n'avez pas d'employés ?

– Oui, mais ce sont des voisins. Ils ne prennent pas leurs repas et ils ne couchent pas ici.

– Ainsi vous ne pouvez pas prouver un alibi ?

– Non.

Chicoine reprit sarcastique :

– Si vous m’aviez avisé j’aurais pu m’en fabriquer un bon, un imperméable.

Se tournant vers la femme le Domino demanda :

– Et vous, madame ?

– Moi ?

– Oui, où étiez-vous au moment du crime ainsi que deux heures avant et deux heures après ?

– J’étais dans ma maison de la rue Plessis.

– Seule ?

– Oui.

Le Domino s’adressa à Laurin :

– Les crois-tu coupables, jeune homme ?

L’avocat n’osa se risquer à répondre.

Ce fut le Noir qui parla :

– Ils n’ont pas d’alibi ni l’un ni l’autre ; ils avaient par ailleurs un excellent mobile pour tuer ; car la canaille victime était la seule barrière à l’épanouissement de leur amour mutuel...
Laurin ?

– Oui ?

– Crois-tu pouvoir les faire condamner avec cette preuve ?

– Sincèrement oui.

– Alors, Belœil, procède...

– Procéder ?

– Mais oui, idiot, arrête Chicoine et Lola pour meurtre.

Il passa les menottes à Lola.

Le chef Nadeau dit nerveusement :

– Je ne veux pas perdre mes handcuffs.

Il les enleva des poignets de Chicoine et Théo passa à son prisonnier une paire des siennes.

Le Domino s’approcha des deux détenus et leur dît :

– Si vous n’êtes pas coupables, ne craignez rien.

Lola dit en se tordant les mains :

– Mais vous devriez savoir que nous sommes innocents.

– Non, je ne le sais pas, je ne le sais pas encore. En tout cas, si vous l’êtes, ne soyez pas inquiets, je vous promets de faire éclater votre innocence ; mais si vous avez par contre tué Laverté, gare à vous !

Belœil et Laurin partirent avec leurs prisonniers, suivis de la voiture du Domino.

Celui-ci demanda au chef :

– Votre opinion ?

– Pas d’alibi. Mobile passionnel puissant. Bien que Chicoine soit un vrai bon zigue, je ne saurais me prononcer.

Augé demanda :

– Puis-je citer vos paroles dans le MIDI, chef ?

Nadeau explosa d’un NON formidable.

Ce qui n'empêcha pas Benoit le lendemain de faire à sa tête.

IV

On parle...

Le Domino était de nouveau en conférence avec Laurin.

Il questionna :

– Vous avez fait faire une enquête sur Garneau ?

– Le courtier ?

– Oui.

– Et le résultat ?

– Eh bien, Hubert a un bureau de courtage qui n'est pas de la camoufle ; il brasse en réalité de grosses affaires de bourse.

– Ça m'étonne.

– Votre étonnement diminuera appréciablement quand vous saurez que la plupart

de ses clients sont des bookies.

– Ah, ah, je comprends.

– Mais il y a autre chose.

– Oui ? quoi donc ?

– Garneau est le grand boss des bookies. Il retire 50 pour cent des recettes nettes de l'association.

– Et vous me dites que cet homme vous a prié de ne pas faire de cause de défalcation contre Laverté ?

– Oui.

– Étrange...

– En effet.

Le Domino reprit :

– Et Hervé Miteron ?

– C'est le gas qui détient le patronage de la commission des liqueurs ; il trafique, barbotte et galvaude dans les licences d'hôtels, de tavernes et de boîtes de nuit.

– Est-il intéressé dans les établissements de

book-making ?

– Oui ; il retire sa cotte.

Le Domino consulta sa montre.

Il était 10.05.

Le téléphone sonna.

– Allô, fit Laurin.

Le jeune avocat écouta longtemps sans dire un mot. Puis il raccrocha l'appareil et se tourna vers son interlocuteur :

– Jean-Charles Thériau vient d'être grièvement blessé...

– Qui est ce Thériau ?

– C'est le gérant de banque.

– De la banque où le mort Laverté a \$277,000 en dépôt ?

– Justement.

Le Domino se leva :

– Venez, dit-il à Laurin.

– Où ?

– À la banque, c't'affaire !

V

J.-C. Thériau

Théo Belœil était déjà rendu. sur les lieux quand le Domino et l'avocat Laurin arrivèrent.

– Explications s.v.p., mon gros, demanda le Noir.

Belœil désigna un homme dans la quarantaine avancée et dit :

– Voici l'assistant-gérant. Tu peux le questionner.

Le Domino ne se fit pas prier.

– Qui est arrivé le premier sur les lieux ?

– Moi.

– C'est vous qui débarrez les portes de la banque chaque matin ?

– Oui.

- Quelle heure était-il à votre arrivée ?
- 9 heures, 9.15 heures...
- Et... ?
- Les employés se mirent à arriver, un à un. À 9.30 heures, la serrure électrique du coffre-fort se débarra automatiquement. Le chef-comptable pénétra dans la voûte et poussa un grand cri.
- Il avait découvert la victime ?
- Oui, j'accourus et je vis M. Thériau qui gisait sur le plancher de béton. Je me penchai sur lui et m'aperçus qu'il vivait encore ; j'appelai l'ambulance et on le transporta à l'hôpital.
- Connaissez-vous Hubert Garneau ?
- Oui, il a un compte de banque ici.
- Hervé Miteron a-t-il lui aussi un compte ici ?
- Oui.
- Et madame Lola Laverté ?
- De même.
- Elle a un compte ici, voulez-vous dire ?
- Oui.

– Enfin le mort Tom Laverté ?

– Idem.

– Voulez-vous vérifier si aucun de ces comptes ou tous ces comptes ont subi des retraits récents ?

– Volontiers.

L'assistant-gérant s'éloigna.

Belœil parla au Domino :

– Je viens d'appeler l'hôpital ; Thériau ne mourra pas.

– Il a sa connaissance ?

– Oui.

– Bien ; nous allons nous hâter d'en finir ici...
Théo ?

– Quoi ?

– Il faut que nous fassions passer Thériau pour mort.

– Mais...

– Y a pas de mais ; si les assaillants du gérant savent que leur victime est en voie de

rétablissement, ils prendront la poudre d'escampette, car ils se croiront en danger...

– Je comprends ; ils craindront que Thériau parle.

Le Domino reprit :

– Donc à partir de la minute actuelle, Thériau est mort ; l'hôpital annoncera le décès aux reporters qui publieront la nouvelle dans les journaux ; entendu ?

– Oké.

L'assistant-gérant revenait.

Sa physionomie portait un air préoccupé.

Il dit :

– Les comptes de Miteron et du courtier sont normaux. Cependant celui de Laverté ne l'est pas. Un chèque de \$276,999 a été retiré sur ce compte, de sorte que le mort ne possède plus qu'une seule piastre à son crédit.

Le Domino protesta :

– Mais ce compte était gelé et saisi...

– Je sais bien, mais le chèque avait été oké par

M. Thériau.

– Quand ?

– Le préposé au livre me dit qu’il vient de voir le chèque pour la première fois.

– À part ce chèque, y a-t-il eu vol ici ?

– On vient de vérifier à la hâte et on a déjà trouvé \$350,000 de disparues.

– Et le chèque était fait à l’ordre de qui ?

– Il était au porteur.

– Alors pas d’endossement ?

– Non, car le chèque étant fait au porteur, l’endossement n’était pas nécessaire. L’assistant-gérant reprit :

– Il y a autre chose...

– Oui ?

– Oui, la signature de Tom Laverté sur le chèque a été forgée.

– Fiou !

– Autre chose ?...

– Non.

Le Domino se tourna vers Belœil :

– Les empreintes digitales ont été relevées avec le plus grand soin ?

– Mais oui.

– C’est très important ; car mon petit doigt me dit que nous arriverons par les empreintes à la solution des deux crimes...

– Les deux... ? Ah, oui, je comprends, tu veux parler du meurtre de Laverté et de la tentative de meurtre sur Thériau...

– Oui.

– Venez, Laurin et Belœil...

Le Domino dit :

– Où ?

– À l’hôpital.

Un vendeur de journaux se mit à crier dans la rue :

– Extra, extra, Thériau a succombé à ses blessures...

Le jeune avocat remarqua :

– Les journaux ne sont pas plus menteurs que d’habitude.

– Bon, fit le Domino, allons interviewer le mort.

VI

L'entrevue

Une garde-malade introduisit le vengeur du crime, Belœil et Laurin dans la chambre de l'hôpital.

J. C. Thériau reposait dans son lit.

– Il dort ?...

La garde dit :

– Pas tout à fait ; il somnole.

Le Domino baissa la voix :

– Comment va-t-il ?

– Il a été chanceux ; les 2 balles tirées ne l'ont atteint que dans les épaules, et comme il a le sang extrêmement épais ses blessures se sont vite coagulées ; c'est ça qui lui a sauvé la vie.

Thériau ouvrit les yeux :

- Police, murmura-t-il.
- Oui, répondit Belœil.
- Je suis prêt à parler, messieurs.

Le Domino ordonna :

- Tais-toi, Théo.
- Hein ?
- Tais-toi ; je crois deviner ce qui s’est passé.
Je vais questionner Thériau.

S’adressant au blessé, il interrogea :

- Vous étiez mal pris ?
- Oui...
- Vous aviez gagé chez les bookies ?
- Oui.
- Un jour vous avez fait un pari formidable...
- Et j’ai perdu, oui.
- Vous aviez parié à crédit ?
- Oui, mon nom était bon.
- Et vous n’avez pas été capable de payer ?
- Justement.

– On vous fit signer un I.O.U. ?

– Oui.

Belœil s'écria en s'adressant au Domino :

– Mais tu devines, toi, hein ! une seconde madame de Thèbes !

Comme si de rien n'était, le Noir poursuivit son interrogatoire :

– Quelle heure était-il cette nuit quand Miteron et Garneau sont allés vous voir chez vous ?

– Quoi, vous savez ?

Le Domino sourit :

– J'ai déjà été chef du personnel du magazine
JE SAIS TOUT !

Il reprit :

– Garneau et Miteron vous ont demandé de changer un chèque supposément signé par Tom Laverté ?

– Oui.

– Vous avez d'abord refusé, je suppose ?

- Oui.
- Alors ils vous ont menacé ?
- Oui.
- De quoi ?
- De présenter mon I.O.U. au gérant général de la banque.
- Que serait-il arrivé s'ils avaient fait cela ?
- Ma réputation de banquier aurait été ruinée et j'aurais perdu ma position.
- Qu'exigèrent-ils de vous exactement ?
- Ils m'ordonnèrent de les accompagner à la banque et de leur remettre \$277,000. Je leur dis que comme il valait mieux ne pas fermer le compte, il leur allait falloir sacrifier une piastre et faire le chèque de \$276,999.
- Bagatelle, et après ?
- Nous nous rendîmes à la banque ; j'ouvris la voûte...
- Comment se fait-il ? La voûte est supposée ne s'ouvrir qu'électriquement...

– Un maître-électricien m’a montré un petit truc...

– Bien, bien, passons... pas de technicalités...
Donc la porte de la voûte était ouverte ?
Qu’arriva-t-il alors ?

– Je venais de placer le chèque dans la case du commis du livre. Je pénétrai dans la voûte suivi de Garneau et de Miteron. Quand ils virent quelques piles de billets de banque bien alignés, ils ne dirent pas un mot, mais se mirent à emplir leurs poches. Je protestai, leur disant qu’ils ne devraient point faire ça, mais se contenter des \$276,999 que j’allais leur remettre.

– Alors... ?

– Alors froidement, Garneau sortit son revolver, le braqua sur moi et tira deux coups. Je sentis deux cuisantes douleurs aux épaules ; ma tête chavira, mes jambes s’amollirent, je me mis à ployer, puis ce fut la grande noirceur.

– Autre chose ?

La garde intervint :

– Il ne faudrait pas trop fatiguer mon patient.

– Très bien, mademoiselle, nous avons fini.

VII

Le Domino et Bernard Laurin étaient assis dans le bureau de ce dernier.

L'expert en empreintes digitales entra.

– Vous avez affaire à moi ?

– Oui, asseyez-vous.

Ce fut le Domino qui parla :

– C'est vous qui avez pris les empreintes de Laverté ?

– Oui.

– Et la carte où étaient imprimées ces empreintes vous a été volée ?

– Oui.

Il ajouta :

– Volées et remplacées par un autre sette.

– Vous avez cet autre sette ?

– Oui.

– Voici ce que vous allez faire. Revenez ici dans une heure, mais restez dans l’antichambre. Bernard Laurin sonnera à un moment donné ; vous entrerez alors. Laurin vous désignera un cabaret sur son pupitre ; dans le cabaret il y aura des verres ; sortez le tout et allez relever les empreintes digitales sur les verres. Une de ces empreintes sera identique à celles que le voleur vous a laissées.

– Mais si...

– Il n’y a pas de mais et il n’y a pas de si... Les choses se passeront comme je vous le prédis. Quand vous aurez trouvé les bonnes empreintes, vous reviendrez ici en ayant soin d’apporter avec vous votre drigaille de prises d’empreintes.

– C’est tout ?

– Oui, vous pouvez vous retirer.

Comme la porte se refermait, le Domino dit à son compagnon :

– Vous allez faire venir immédiatement dans votre bureau tous les personnages qui ont pris

part à ces deux drames.

– Même Thériau ?

– Même lui. Mais il faudra le cacher quelque part pour lui faire produire un effet dramatique maximum à son entrée.

– Il est assez rétabli pour venir ?

– Dans une chaise roulante, oui.

Le jeune avocat demanda :

– C'est vous qui conduirez les interrogatoires ?

– Non.

– Qui sera-ce ?

– Ce sera vous.

– Moi ?

– Oui.

Le Domino sourit :

– Je suis las de mes gloires répétées. Le crédit de cette cause n'ajouterait rien à mon blason. J'aime donner une chance aux jeunes. Dirigez cet interrogatoire final ; les journaux parleront du

jeune et prometteur avocat, de son habileté déconcertante et de son brillant avenir. Du coup votre réputation sera solidement assise.

– Mais...

– Ne craignez rien, je vais vous expliquer jusque dans les plus menus détails ce que vous devrez faire.

Une demi-heure plus tard, quand le Domino eut terminé ses instructions, Bernard Laurin s'écria :

– C'est tout simplement merveilleux.

– Vous comprenez bien l'idée maîtresse ?
Oui ? Alors rendez-vous ici dans 2 heures.

VIII

Qui est coupable ? ? ?

2 heures plus tard.

Dans le bureau de Bernard Laurin.

Outre l'avocat de la couronne et le Domino il y a là :

Théo Belœil.

Hervé Miteron.

Hubert Garneau.

Barthélémi Chicoine.

Lola Laverté.

Ces deux derniers emmenottés.

Laurin dit gravement :

– La séance est ouverte.

« Je vais commencer par le commencement.

« Un hobo a été délibérément écrasé à mort sous les roues d'une auto.

« Qui l'a assassiné ?

« Le hobo porte sur lui une adresse.

« Celle de Barthélémi Chicoine.

« Belœil téléphone à Chicoine.

« Celui-ci devient suspect parce qu'il se fait passer pour un nommé Canton, alors qu'il n'y a pas de Canton. »

Ici Bernard s'arrêta et désignant le cabaret et les verres pleins de liquide jaunâtre, dit :

– Il y a du scotch dans ces verres ; chacun de vous va boire un verre. Celui qui refusera sera immédiatement accusé de meurtre.

Ils burent tous, le Domino, Belœil et Laurin inclusivement.

L'avocat sonna.

L'expert en empreintes entra, prit le cabaret et les verres et disparut silencieusement.

Laurin reprit :

– Où en étais-je ? Ah oui... Canton... Pourquoi Chicoine se faisait-il passer pour le fictif Canton ?

« En tout cas, quand il apprit la mort de Laverté, Chicoine s’empressa de faire incinérer le cadavre. Avec son manque d’intelligence habituelle, Belœil consentit à cette crémation.

– Merci bien, dit ironiquement Théo.

– SILENCE !

L’avocat dit alors :

– Chicoine monta dans sa luxueuse Packard et vint chercher la veuve Laverté sur la rue Plessis à Montréal...

« Il avoua qu’il aimait Lola presque à la folie.

« Le catholicisme des amoureux faisait de Tom Laverté une barrière infranchissable à l’épanouissement de leur amour.

« La tentation de démolir la barrière était très forte.

« La police avait donc un excellent, un puissant mobile.

« Chicoine avait-il tué Laverté ?

« Lola avait-elle assassiné son mari ?

« La preuve contre eux était assez forte ; j'ordonnai leur arrestation sous accusation spécifique de meurtre.

« D'ailleurs ils ne pouvaient pas fournir le moindre alibi.

« Cependant Chicoine dit que Laverté avait été le voir et qu'il avait consenti à disparaître pendant 7 ans, après quoi Barthélémi et Lola auraient pu, selon la loi civile et le droit canon, se marier légitimement.

« Mais un jury accepterait-il ce faux-fuyant comme plausible ?

« J'en doutai fortement.

« D'un autre côté, Chicoine a prétendu, dans son identification téléphonique du mort, que Laverté portait une marque de naissance en forme de raisin sur la nuque.

« C'était vrai.

« Mais comment se faisait-il que Barthélémi

était au courant de ce raisin ?

« Sans doute parce que Lola le lui avait révélé ?

« Étions-nous en face d'un commencement de conspiration ? »

Bernard cessa de parler.

Il regarda Belœil :

– Théo, dit-il, il est temps de faire ce que je t'ai demandé.

Le gros détective sortit une petite clef de sa poche et délivra Lola et Chicoine de leurs menottes. Laurin affirma :

– En dépit de toutes les apparences contre eux, je sais maintenant que cet homme et cette femme sont innocents.

Les visages des deux ex-accusés se remplirent de bonheur :

– Merci.

– Oh oui, merci.

L'avocat dit :

– Passons maintenant à un autre ordre d'idées. À ce moment l'expert en empreintes entra de nouveau et posa le cabaret et les verres là où il les avait pris.

– L'expérience a-t-elle réussi ? demanda Bernard.

L'expert répondit d'un signe de tête affirmatif.

– Tu as ta drigaille ?

– Oui.

– Bien, attends ici.

« Je disais donc que nous allions passer à un autre ordre d'idées. Voici : Quelqu'un, le meurtrier sans doute, a substitué des empreintes anonymes à celles qui avaient été prises sur Laverté.

« Pourquoi ?

« Sans doute dans une infantine tentative de prévenir l'identification de la victime ; car il faut connaître le nom du corpus delicti si nous voulons établir le mobile du crime. »

Gravement le jeune disciple de Thémis

déclara :

– Le meurtrier peut bien être ici présent.
Alors, expert, faites votre devoir.

Celui-ci demanda à Lola :

– Montrez-moi votre main.

– Volontiers.

– Et vous, M. Chicoine ?

– Vous pouvez regarder tant que vous voudrez, je n'ai pas peur.

– Et vous, M. Garneau ?

Le courtier eut un sourire pâle :

– On se croirait à une séance de grand guignol.
Oh, la la, quel décor, quelle dramatisation !

Il offrit sa main à l'expert qui la regarda.

– Et vous, M. Miteron ?

Le politicien véreux ricana :

– Je vous garantis, Laurin, que vous ne resterez pas longtemps en office ; non, vous ne ferez pas de vieux os comme avocat de la couronne...

– Oh yah !

– Oh yah, ce sera moi qui verrai à vous faire sacrer dehors.

Bernard demanda :

– Dois-je comprendre que vous refusez de faire voir votre main ?

– Certainement non.

Dans un geste théâtral il offrit sa main.

Après que l'expert l'eut longuement examinée il sortit suivi du Domino.

Le Noir demanda :

– Tu as trouvé une réplique des empreintes substituées à celles que tu avais prises de Laverté ?

– Oui.

– Peux-tu nommer le propriétaire de ces empreintes substituées ?

– Oui.

– Qui est-ce ?

– Hubert Garneau.

L'expert demanda :

– Pouvez-vous me dire, Domino, pourquoi Garneau a fait ça ?

– Ne comprends-tu pas que c'est pour que le cadavre garde l'incognito, et...

– Oui, je sais cela ; mais Garneau s'exposait grandement en plantant ses propres empreintes ainsi...

– Non, car il croyait que jamais lui, Garneau, le riche courtier, ne serait sur la liste des suspects...

Le Domino entra, se dirigea vers Laurin et lui murmura à l'oreille :

– G-a-r-n-e-a-u...

Après quoi il alla s'asseoir à un endroit où il faisait face au courtier.

Bernard reprit :

– Un mort, dit-il, va maintenant nous apparaître.

Miteron cracha :

– Ah, le grandguignolesque procureur !

Laurin regarda le coulissier de politicaille avec des yeux colériques.

Mais il se contint.

Tel que pré-entendu il donna trois petits coups à un bouton électrique.

La 2^e porte du bureau s'ouvrit.

Thériaux, le gérant de banque, parut.

Il était assis dans une chaise que roulait la garde de l'hôpital.

– Ciel ! s'écria Garneau.

Miteron lui dit rageur :

– Tais-toi, sacré fou !

Bernard dit au blessé :

– Vous connaissez Miteron ?

– Oui.

– Vous connaissez Garneau ?

– Oui de même.

– Vous avez vu ces 2 hommes récemment ?

– Oui.

– Ont-ils quelque chose contre vous ?

– Oui.

– Quoi ?

– Un I.O.U.

– Se sont-ils servi de cet I.O.U. en guise de menace ?

– Oui, ils m’ont forcé à me rendre avec eux à la banque, à ouvrir la voûte pour leur changer un faux chèque de \$276,999 ; après quoi ils ont volé une somme d’argent importante et encore indéterminée...

– Et... ?

– Et ils me tirèrent deux balles dans les épaules.

– Bien.

Bernard regarda la garde en souriant :

– Vous pouvez vous retirer, vous et votre patient, mademoiselle.

Il reprit :

– J’ai presque terminé ; j’en arrive à ma

péroraison.

« Voici...

« Celui qui a volé les empreintes de la victime pour y substituer les siennes est évidemment le meurtrier.

« En effet pourquoi aurait-il agi ainsi s'il était innocent.

« Eh bien, je connais le voleur d'empreintes. »

Laurin regarda le Domino.

Celui-ci mit la main dans sa poche.

L'avocat reprit :

– Hubert Garneau, je vous arrête sous l'accusation d'avoir assassiné Thomas Laverté...

Rapide comme l'éclair, le courtier sortit un revolver et, le braquant sur le jeune avocat, dit :

– Le premier qui me barre la route, le premier qui veut empêcher ma fuite, je l'abats comme un chien.

Du silence général, sortit un petit rire sec, moqueur.

Tout le monde regarda le Domino.

Un coup de feu retentit.

La balle, sortie du revolver du Domino, perça l'étoffe de son gilet et alla fracasser l'arme de Garneau qui quitta la main du meurtrier et tomba sur le tapis du bureau.

Théo se précipita.

Et emmenotta Garneau.

Bernard dit :

– Miteron, je pourrais peut-être vous accuser, vous aussi, de meurtre ; je le ferai possiblement plus tard. En attendant je vous arrête sous l'accusation d'avoir tenté d'assassiner Thériau au cour de la commition d'un vol avec violence...
Théo, Miteron est ton prisonnier.

Belœil passa la deuxième paire de menottes au politicien véreux.

*

Laurin et le Domino étaient maintenant seuls.

Ce dernier demanda :

– Puis-je me servir de votre téléphone ?

– Vous m’insultez en me demandant cette permission.

Le Domino dit :

– J’appelle le MIDI.

Quand il eut Augé, il déclara :

– Benoit ?

– Oui, boss.

– Tu sais, l’affaire Laverté-Thériau, eh bien, je ne m’en suis pas occupé ; tu comprends ?

– Je crois que oui.

– Tu vas écrire et faire écrire aux autres reporters que l’affaire a été magistralement menée par le détective Belœil sous la direction du jeune et brillant avocat Bernard Laurin.

– Oké.

– Merci, fit Laurin.

Les deux hommes se serrèrent la main.

Avant de sortir le Domino dit :

– Vous ne me donneriez pas, comme à
Cyrano, un raisin ?

Cet ouvrage est le 816^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.